



HAL
open science

“ Ne lisez pas Bergson ”. Le fantôme de la bibliothèque surréaliste

Émilie Frémond

► **To cite this version:**

Émilie Frémond. “ Ne lisez pas Bergson ”. Le fantôme de la bibliothèque surréaliste. *Annales bergsoniennes*, 2020, Bergson et les écrivains, IX, pp.75-93. hal-03624841

HAL Id: hal-03624841

<https://hal.science/hal-03624841>

Submitted on 30 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ne lisez pas Bergson » Le fantôme de la bibliothèque surréaliste

On sait quel sort fut réservé à Anatole France, prix Nobel de littérature en 1921, patriote et auteur à succès. La mort de l'écrivain, le 12 octobre 1924, déclencha la verve polémique des surréalistes, exercée depuis les manifestations dada et le « procès Barrès » dans l'art de déboulonner les idoles. Le tract « Un cadavre », daté du 18 octobre 1924, qui commence comme un hommage et se termine comme un libelle fait défiler à la tribune les jeunes poètes de l'avant-garde qui l'un après l'autre rappellent les chefs d'accusation au fil de leur évocation¹. Écrivain au « langage universellement vanté » qui « permet à la première gouape venue de s'écrier : 'Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt !' », génie littéraire devant la prose duquel « tous les tempéraments femelles se pâment » et qui incarne « la ruse, le traditionalisme, le patriotisme, l'opportunisme, le scepticisme, le réalisme et le manque de cœur », maître à penser de toute une génération qui « recueille ses moindres mots, [...] étudie à la loupe ses moindres phrases et [...] bêle : "Comme c'est beau..., mais c'est magnifique, c'est splendide !" », Anatole France est l'auteur à la mode, le nouveau Voltaire, quand les poètes réclament de « nouveaux Rousseaux » ; le parangon de l'homme *civilisé*, quand les poètes veulent être, à la suite de Rimbaud, « barbares ». En bref, Anatole France est à la littérature, ce qu'Henri Bergson est à la philosophie.

Il suffit de relire la presse populaire de l'époque qui décrit par le menu la manière dont le tout Paris se presse pour entendre au Collège de France les cours du « célèbre professeur », nouvelle idole des « snobinettes » férues de métaphysique et organisatrices de « five o'clock bergsoniens », cet « inventeur génial du "subconscient" »², pour comprendre ce qui pouvait rapprocher les deux hommes, nés en 1844 et en 1859 qui, au moment où se forment l'esprit et les goûts des jeunes poètes (Aragon et Soupault sont nés en 1897, Breton en 1896), sont au faite de leur gloire. Peut-on s'étonner, dès lors, que le jeune André Breton, devenu en septembre 1920 relecteur pour les éditions Gallimard, en charge des épreuves du *Côté de Guermantes*, ne remarque pas la coquille qui transforme « Bergotte », personnage inspiré d'Anatole France, en « Bergson »³ ?

De fait, le nom de Bergson suscite rapidement le mépris des surréalistes qui, héritiers d'un esprit potache qu'ils trouvent chez Jarry⁴, s'amuse à jouer eux-mêmes les professeurs en notant de - 25 à + 20 les « noms célèbres » de la littérature qui constitue par antiphrase, rappelons-le, le nom de la revue au sein de laquelle s'élabore en 1920 le surréalisme, dans l'ombre de Dada. « Voulant en finir avec toute cette gloire », les poètes entendent donc « décerner à chacun les éloges qu'il mérite »⁵. À ce jeu-là, France atteint des profondeurs que n'atteint pas le philosophe. Le premier, noté presque unanimement -25 obtient une moyenne générale de -18, Bergson, sauvé par un 20 que lui décerne Drieu la Rochelle et un 13,5 attribué par Théodore Fraenckel, s'en sort avec un - 6,40⁶. Dix ans plus tard, les surréalistes récidivent. La célèbre couverture publiée au dos du catalogue des œuvres surréalistes des éditions José Corti adresse à ses lecteurs une double

¹ « Un cadavre », 18 octobre 1924, in *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1969*, réunis par José Pierre, tome 1, Éric Losfeld, 1980, p. 19-25 (désormais abrégé *TS1*).

² Pour cet aperçu de la presse entre 1910 et 1914, voir François Azouvi, « Avant-propos », *La gloire de Bergson. Un magistère philosophique*, Gallimard, coll. « nrf essais », 2007, pp. 13-14.

³ Cf. Jérôme Picon, *Marcel Proust, Une vie à s'écrire*, Flammarion, 2016, p. 528.

⁴ *Littérature*, n° 18, mars 1921, pp. 1-7. Quoiqu'ils disent pour s'en défendre : « Ce système scolaire, qui nous semble assez ridicule, a l'avantage de présenter le plus simplement notre point de vue. »

⁵ *Ibid.*, p. 1.

⁶ Pour offrir quelques points de comparaison, Hegel qui aura un rôle de premier plan dans l'héritage philosophique que se construisent les surréalistes n'obtient que 2,36 ; Kant, 2,9 ; Nietzsche 3,54 ; Freud, 8,63. Ce que disent ces quelques chiffres, c'est bien qu'en 1921, la philosophie n'intéresse tout simplement pas les poètes, puisque la faiblesse des moyennes des auteurs pourtant lus et appréciés s'explique presque autant par le dégoût que par l'indifférence : « -25 exprimant la plus grande aversion, 0 l'indifférence absolue », rappelle le barème de notation.

injonction : « Lisez », « Ne lisez pas ». À gauche les auteurs imposés du canon surréaliste, à droite les ouvrages mis à l'index. « Lisez Freud/ Ne lisez pas Bergson »⁷.

Pourquoi donc déterrer le « cadavre », pourquoi s'intéresser aux relations entre Bergson et cette avant-garde tout entière tournée vers la philosophie allemande, qui trouve en Freud son génie tutélaire et clame haut et fort son mépris, sinon pour alimenter un peu plus l'histoire de l'occultation progressive du philosophe en France et réduire l'attitude surréaliste à un symptôme⁸ ? Parce que, lorsque la mission est confiée à André Breton d'enrichir la bibliothèque que Jacques Doucet a commencé à constituer avec l'aide d'André Suarès, ce ne sont pas seulement les œuvres de Kant et du « Messie » Hegel, ou Condillac, que le nouveau secrétaire-bibliothécaire recommande au mécène d'acquérir, mais aussi celles de Bergson. Dans une lettre datant de février 1922, Breton et Aragon dressent la liste des ouvrages importants qu'il convient d'ajouter au fond existant, selon une logique implicite qui recoupe néanmoins celle du partage disciplinaire. Aussi, après avoir indiqué les titres de quelques linguistes — Michel Bréal, Arsène Darmesteter, Frédéric Paulhan — et du biologiste Albert Dastre⁹, concluent-ils : « tels sont les philosophes qu'il s'agirait de placer à côté de Poincaré et de Bergson dont, bien entendu, nous pensons utile que vous ayez les œuvres complètes. »¹⁰ *Bien entendu*, nul ne saurait se dispenser des œuvres complètes de Bergson, dût-il avoir été déclassé publiquement par ceux-là même qui en deviennent ici les prescripteurs. Or, il est intéressant de relire la façon dont les deux hommes motivent leurs choix auprès de leur interlocuteur :

nous croyons pouvoir, comme vous avez bien voulu nous le demander, vous indiquer certains livres, sans préjuger de leur importance ni de leur valeur, qui ont joué pour nous et pour quelques autres un rôle tel, que sans aimer encore tous les livres que nous vous recommandons, il nous est du moins impossible de les oublier.¹¹

Et les deux hommes d'ajouter : « Nous nous sommes rapportés à un seul critérium : la formation de la mentalité poétique de notre génération. » Sans doute pourra-t-on nous opposer que les œuvres de Bergson n'apparaissent ici qu'au second plan et que le ton de la concession sur lequel est formulée la prescription pourrait laisser entendre que c'est au regard de l'histoire de la pensée et non de la « formation de la mentalité poétique » que l'absence, dans cette bibliothèque idéale, des œuvres de Bergson eût été regrettable. Il n'empêche, on voit apparaître là deux modes de relation possibles au livre : il y a ceux qu'on aime d'emblée, par inclination, et ceux qu'on ne peut oublier, autrement dit, ceux qui vous hantent¹². Aussi voudrions-nous ici chercher à comprendre de quelle manière l'œuvre de Bergson a pu hanter le surréalisme, comment le philosophe a pu être l'objet d'une injonction contradictoire — lisez Bergson/ne lisez pas Bergson — au point de n'être plus qu'un fantôme : la trace d'une œuvre sortie de la bibliothèque.

Défense de lire

Plusieurs questions se posent : les surréalistes ont-ils lu Bergson ? Si tel est le cas, qu'en ont-ils fait ? Les quelques prises de position dont nous allons examiner le détail ne permettent pas, nous allons le voir, de répondre à la question de manière satisfaisante et l'absence du philosophe dans la correspondance Aragon-Breton récemment publiée, comme dans la bibliothèque de Breton contraint à la prudence. Si les travaux menés sur les influences philosophiques du surréalisme ont avant tout mis l'accent sur la philosophie allemande, rares sont ceux qui ont cherché à remonter le courant en prenant pour point de mire ceux dont les surréalistes ont voulu précisément détourner

⁷ *TS1*, p. 202

⁸ Comme le fait François Azouvi, qui écrit au début du chapitre intitulé « La mise à l'écart » : « La place que l'avant-garde dada puis surréaliste lui réserve est sans doute le meilleur indice du discrédit dans lequel la jeune génération littéraire le tient désormais. » *op. cit.*, p. 304.

⁹ Cité par Bergson dans *L'Évolution créatrice*, éd. Frédéric Worms et Arnaud François, PUF, 2013, p. 36.

¹⁰ André Breton, *Lettres à Jacques Doucet (1920-1926)*, Gallimard, 2016, p. 112.

¹¹ *Ibid.*, p. 108-109.

¹² Rappelons que Breton résumait ainsi la quête de sa propre identité dans les premières lignes de *Nadja* « pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je "hante" ? ». Le mot, poursuit Breton, « me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être *qui je suis*. » *Œuvres complètes*, tome I, éd. Marguerite Bonnet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 646. Désormais abrégé *O.C.I.* Nous renvoyons désormais à cette édition de référence en précisant le tome, le cas échéant.

les regards. Julien Gracq qui, à bien des égards a permis de révéler l'inconscient du surréalisme, a notamment cherché à montrer ce qui éloignait Breton de Freud, pour le rapprocher de Bergson. Ainsi écrivait-il en 1947 : « Si l'on se reporte à la définition célèbre du *Premier manifeste* [...] on ne pourra manquer de voir dans le surréalisme une entreprise irréprochablement bergsonienne d'inspiration »¹³. Malgré ce qu'il qualifie de « malentendus » — et il va jusqu'à expliquer l'infortune de l'écriture automatique par le refus du surréalisme d'assumer sa dette à l'égard du bergsonisme — Gracq affirme que ces « deux pensées [...] ne cessent guère d'être d'accord sur l'essentiel », la « pensée parlée » de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* étant proche selon lui de la manière dont Breton représente l'inépuisable murmure dont la « perte d'élan [...] seule pourrait être fatale »¹⁴. Ce qui se dégage de ces pages consacrées à Bergson, dans un essai dédié à l'œuvre de Breton, c'est en somme une condamnation morale du philosophe par le poète et une convergence de nature essentiellement poétique : Gracq cite les images employées par Breton et conclut : « Toute sa manière d'écrire, dans ses œuvres les plus surveillées, repose sur un acte de foi qui coïncide de fort près avec les postulats bergsoniens. » Inspiration, proximité, sinon coïncidence, tels sont les mots de Gracq, quand les surréalistes ne cessèrent d'exprimer la défiance et la distance. Revenons donc aux années vingt.

S'il est défendu de lire Bergson, et ce dès 1921, c'est qu'on a d'abord affaire à « un *interdit* qui, motivé par des considérations de pure morale, ne s'en étend pas moins par antipathie à tout le champ intellectuel », comme le suggère Gracq dans le cas de Breton. C'est ce qui ressort par exemple de la conclusion de l'enquête intitulée « Petite contribution au dossier de certains intellectuels à tendances révolutionnaires », réalisée en 1929. Aragon et Breton y dénoncent

la graine de zigotos qui, à la faveur de quelques petits travaux littéraires, trouvent toujours moyen d'en imposer, pendant un temps plus ou moins court, jusqu'à ce que quelque événement social, de caractère bouleversant, leur fasse perdre toute prudence.

Avant de donner les noms. « Nous les avons vus en 1914 ; c'étaient alors des gens connus dont l'effroyable ineptie n'a pas encore cessé de nous étonner, de Bergson à Claudel ("Tant que vous voudrez, mon général"). »¹⁵ Cette association, les surréalistes la feront désormais systématiquement¹⁶ et ce n'est pas le moindre intérêt de l'essai de Gracq que de voir l'écrivain tenter de réconcilier le surréalisme avec la co-naissance claudélienne et l'élan bergsonien¹⁷. Le pamphlet publié par Georges Politzer, fondateur avec Pierre Morhange de la revue *Philosophies*, à laquelle collaborèrent certains surréalistes (Crevé et Soupault), a sans doute aggravé la représentation d'un Bergson belliciste¹⁸. Pour autant les surréalistes, s'ils empruntent aux adversaires du philosophe, ne sauraient se rallier aveuglément à leurs positions : Julien Benda, auteur de trois essais virulents contre Bergson et Georges Politzer se voient l'un et l'autre renvoyés à leur dogmatisme.

En effet, plus encore qu'à l'homme compromis dans la guerre ou à l'œuvre elle-même, les surréalistes s'en prennent au bergsonisme dont on mesurera le degré d'érosion à la fin des années vingt, en rappelant ce qu'écrivait André Billy dès 1912 : « Antiberghsonien avec M. Julien Benda, bergsonien avec M. René Gillouin, archiberghsonien avec M. Joseph Desaynard, nous attendons avec impatience le moment de devenir aberghsonien. »¹⁹ Ce qu'André Thirion écrit en 1929 à Raymond Queneau dans l'enquête sur les moyens de l'action révolutionnaire n'est pas très éloigné :

Nous a-t-on assez couru sur le haricot avec M. Bergson, le bergsonisme et les bergsoniens ? On nous menace maintenant de la psychologie concrète ! Des gens qui se découvrent subitement anti-

¹³ Julien Gracq, *André Breton. Quelques aspects de l'écrivain*, in *Œuvres complètes*, I, éd. Bernhild Boie, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 497-499 pour l'ensemble des références suivantes

¹⁴ Expression de Breton citée par Gracq.

¹⁵ « À suivre », « Petite contribution au dossier de certains intellectuels à tendances révolutionnaires », *TSF*, p. 129.

¹⁶ Voir par exemple « Situation du surréalisme entre les deux guerres », *OClI*, p. 715 et *Entretiens*, *OClII*, p. 436-437.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 402-403.

¹⁸ Voir l'édition de Roger Bruyeron, Georges Politzer, *Contre Bergson et quelques autres*, Champs Flammarion, 2013, notamment « La vraie figure du "sage" », pp. 221-244.

¹⁹ André Billy, « La Gazette des lettres », Paris-midi, 6 déc. 1912, cité par Léon Somville, *Devanciers du surréalisme. Les groupes d'avant-garde et le mouvement poétique 1912-1925*, Genève, Droz, 1971, p. 26. Julien Benda, René Gillouin et Joseph Desaynard publient en effet en 1912 chacun un essai sur Bergson, dont on peut trouver dans la NRF les comptes rendus successifs, tous trois rédigés par Camille Vettard.

bergsoniens se préparent à bien nous emmerder. Ne désespérons pas d'en trouver un jour des pour ou contre MM. Alain et Benda. Passons...²⁰

C'est à la fois le bergsonisme qui est pris pour cible, représentant d'une activité intellectuelle périmée, mais aussi la nébuleuse critique qui lui fait cortège, des essais violemment polémiques de Julien Benda aux tentatives de dépassement incarnées ici par Georges Politzer et son éphémère *Revue de psychologie concrète*. Les philosophèmes du bergsonisme sont devenus des poncifs qu'il convient de réécrire au mal : dans le numéro 2 de *La Révolution surréaliste*, René Crevel répond à l'enquête intitulée « Le suicide est-il une solution ? » par un éloge du suicide, seule réponse juste de l'homme libre à la mascarade sociale. Et Crevel de faire la leçon au philosophe : « Aucun effort ne s'opposera jamais victorieusement à cette poussée profonde, à cet élan mystérieux, qui n'est point, M. Bergson, l'élan vital, mais son merveilleux contraire, l'élan mortel. »²¹ *Poussée* dont on sait qu'elle devait mener le jeune homme au suicide dix ans plus tard.

Bergson, c'est aussi l'autorité à la mode, caution de toutes les modernités auto-proclamées, comme le seront plus tard Foucault, Deleuze ou Derrida. Breton, Aragon et quelques autres, fustigent dans un tract ceux qui voudraient confondre révolution poétique et révolution politique, en prenant Lautréamont et Rimbaud pour de « véritables militants révolutionnaires » et ajoutent en note :

Chercher des parrains à la Révolution est une vieille habitude scolastique. Ne voit-on pas l'auteur d'une brochure récente (*Prétexte à la fondation d'un organe de révolte*, par Edouard Kasyade), qui reflète par ailleurs des préoccupations intéressantes, s'embarrasser longuement du professeur Eddington, de Marcel Proust, de la peinture, de Bergson, *etc.* Aujourd'hui ceux-là, demain d'autres. Nous n'en pouvons mais.²²

Un peu d'astrophysique, de psychologie, de cubisme et de bergsonisme, telle est la recette de l'époque. Ce n'est pourtant pas aux autres philosophes qu'il faut comparer Bergson, dans le surréalisme des années vingt, mais à Rimbaud. De la même manière que l'on pouvait comparer la figure publique de Bergson à celle de France, on peut comparer le bergsonisme au rimbaldisme, générateurs l'un et l'autre de poncifs, de pastiches et de postures, — machines « à crétiniser » ou « à décerveler » selon l'auteur de *Traité du style*²³. Dénonçant ainsi par la voix d'un porte-plume la « rengaine des sentiments mécaniques, idioties nouvelles, concrétions légendaires » inventées par les romanciers contemporains, Aragon s'en prend dans son essai à la façon dont se construisent les « idoles fictives » et dont la science, la philosophie et la littérature — cette littérature « bouillon de veau » dont Octave Feuillet fut accusé d'être l'un des représentants — finissent par devenir substituables les unes aux autres :

Libre à vous de préférer Bergson à Octave Feuillet. C'est à peine si l'humanité a pu saisir un instant la différence théorique entre le docteur Mardrus et l'*Introduction à la Médecine Expérimentale*. Elle confond perpétuellement les mathématiques et l'opérette. Pas un de vous ne peut réciter par cœur, sans recourir à un aide-mémoire, la liste complète des ouvrages de M. Brunshwig. L'ignorance est un argument contre la validité.²⁴

On le comprend ici, qu'on tienne pour idole un philosophe ou un romancier à la mode importe peu, puisque tout finit par se confondre.

Lorsque Aragon revient lui-même, autour de 1932, sur ce qu'il écrivait en 1921 dans *Anicet ou le panorama*, il tourne en dérision la « prétention [de son personnage] à philosopher », tout entier soumis à l'influence du « pataquès bergsono-kantien installé dans le rocking-chair de l'ignorance satisfaite »²⁵. C'est avouer cependant qu'au début des années vingt les ponts n'étaient pas entièrement coupés. Le confirmerait même, cette autre allusion du *Traité du style* qui utilise le

²⁰ *TS1*, p. 115.

²¹ René Crevel, « Le suicide est-il une solution ? », *La Révolution surréaliste*, n°2, 1925, p. 13.

²² « Aux surréalistes non communistes », 1927, *TS1*, p. 71.

²³ La différence, bien évidemment, restant qu'il s'agit de lutter contre le rimbaldisme *en faveur* de Rimbaud. On se reportera sur ce sujet à la thèse d'Adrien Cavallero, *Rimbaud et le rimbaldisme, XIX^e-XX^e siècles*, décembre 2017

²⁴ Louis Aragon, *Traité du style*, 1928, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », p. 36-37 pour l'ensemble des références citées.

²⁵ Louis Aragon, « Écrit dans les marges d'Anicet », *Œuvres romanesques complètes*, I, éd. Daniel Bougnoux, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 179.

Bergson de *Durée et simultanéité* critiquant le paradoxe des jumeaux de Langevin, pour ridiculiser le Valéry poseur, disposant des miroirs « pour produire des fantômes de profondeur » et qui fait dire à sa jeune Parque : *Je me voyais me voir*. Accusant Valéry de jouer d'un « truc relativiste » calqué sur les lois de la relativité restreinte, Aragon accepte donc de faire une concession :

Je me voyais me voir, comme il eût dit je me voyais, me voyais [...]. Très voisin de je m'emmerdais, m'emmerdais, m'emmerdais. On aurait pu également reprocher à la phrase en question ce qu'un philosophe que je n'aime guère, et auquel à ma grande stupéfaction une revue a longuement assimilé un jour M. Valéry, ce que M. Bergson reprend dans l'interprétation du voyage en boulet, qui suppose un dédoublement qui n'a pas lieu, qui escamote une difficulté, qui compare ce qui n'est pas comparable.²⁶

On comprend donc pourquoi d'un côté, il ne faut pas lire Bergson, et pourquoi, de l'autre, il peut être utile de l'avoir dans les rayons de sa bibliothèque. Dans le même essai, qui date de 1928, le philosophe sert tour à tour de repoussoir comme parangon des « idoles fictives » et de garde-fou contre l'usage abusif des images einsteiniennes. Sans doute les motifs ne manquaient-ils pas de mettre le philosophe à l'index : la lecture spiritualiste d'un Péguy et le renouveau chrétien auquel le philosophe fut associé²⁷, mais aussi l'image d'un philosophe adoué par la NRF ne pouvaient guère qu'attirer les foudres surréalistes — la NRF, écrivait Aragon dès 1923, qui « s'entend comme pas une pour enfoncer les portes ouvertes » et n'a « jamais entrepris la révocation des fausses valeurs les plus gênantes ». Suivaient les noms de Paul Bourget et d'Henri Bergson, « cet enfileur de perles »²⁸. Bergson est donc d'abord un nom, une figure dévaluée de la vie intellectuelle et une idée reçue : « le bergsonisme ». Rarement on dépasse le régime de l'allusion, rarement les œuvres sont lues — Drieu la Rochelle avoue en 1923 dans *l'Enquête sur les maîtres de la jeune littérature* de Pierre Varillon et Henri Rambaud : « comme beaucoup de gens du monde, je connais mieux Bergson par Benda que par ses propres écrits »²⁹ — rarement elles sont discutées, à une exception près cependant, qu'il nous faut désormais examiner.

« *La philosophie est belle comme les poussières d'or* »

S'il est un ouvrage, parmi les œuvres de Bergson, qui devait attirer l'attention des surréalistes, c'est bien *L'Énergie spirituelle*, qui rassemble les conférences sur le rêve et sur la métapsychique, pour laquelle les surréalistes manifestèrent un constant intérêt. Aussi lorsque paraît le recueil, Philippe Soupault se charge-t-il d'en faire le compte-rendu dans la rubrique « Livres choisis » de la revue *Littérature*. Très éloigné des codes de la recension, auxquels se plie alors davantage Aragon, Soupault fournit un compte-rendu qui tient à la fois du texte critique et du poème. Ainsi commence le texte qui rappelle à certains égards les formules définitives, quasi mallarméennes, des *Champs magnétiques*, paru quelques mois plus tôt :

La poésie est en jeu, la musique est morte, les fleurs nous ne les regardons plus.

La philosophie est belle comme les poussières d'or qui descendent sur un rayon ou comme la mer phosphorescente.

L'assassinat est plus doux encore.³⁰

Loin de s'arrêter à « la danse macabre » des souvenirs qui se pressent, dans « Le Rêve », une fois qu'on « soul[ève] la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience » ou à la « danse intercérébrale » de « L'Âme et le corps »³¹, c'est aux phénomènes lumineux — qu'ils soient d'ordre physiologique ou métaphorique — que semble s'intéresser Soupault. La « poussière lumineuse » des physiologistes que convoque Bergson pour expliquer la naissance des images du rêve dans l'œil du rêveur devient pour Soupault un matériau poétique, à la manière dont Lautréamont utilisait les

²⁶ *Op. cit.*, p. 157-158.

²⁷ Voir à cet égard le chapitre « Péguy ou Benda » dans Antoine Compagnon, *Les antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.

²⁸ Louis Aragon, « Le Ciel étoilé — H. B. par Zéro », *Chroniques I, 1918-1932*, éd Bernard Leuilliot, Stock, 1998, p. 172.

²⁹ Cité par François Azouvi, p. 304.

³⁰ Philippe Soupault, « Henri Bergson : L'Énergie spirituelle », *Littérature*, n°7, sept 1919, p. 24.

³¹ Henri Bergson, *L'Énergie spirituelle*, éd. Frédéric Worms, PUF, Quadrige, 2017, p. 95 et 34.

traités de médecine ou d'histoire naturelle dans *Les Chants de Maldoror*. Après avoir rappelé la théorie des physiologistes, Bergson expose en effet la méthode expérimentale d'un philosophe américain destinée à en vérifier la validité :

Elle consiste à garder les yeux fermés quand on se réveille, et à retenir pendant quelques instants le rêve qui va s'envoler — s'envoler du champ de la vision et bientôt aussi, sans doute, de celui de la mémoire. Alors on voit les objets du rêve se dissoudre en phosphènes, et se confondre avec les taches colorées que l'œil apercevait réellement quand il avait les paupières closes [...] le rêve nous promenait en pleine mer ; à perte de vue, l'océan développait ses vagues grises couronnées d'une blanche écume. Au réveil, tout vient se perdre dans une grande tache d'un gris pâle parsemée de points brillants.³²

Soupault ajoute donc en quelque sorte à la série des « beaux comme... » (« Beau comme le vice de conformation congénital des organes sexuels de l'homme »³³), en prélevant l'un des passages les plus poétiques de la conférence de Bergson qu'il dépayse d'abord, en en faisant le prédicat d'une définition de la philosophie et dont il condense ensuite le pouvoir de suggestion : « La philosophie est *belle comme* les poussières d'or qui descendent sur un rayon ou comme la mer phosphorescente. » Les « vagues grises » que l'on trouve dans le texte de Bergson ne suffisent toutefois pas à expliquer l'apparition de la « mer phosphorescente ». C'est sans doute qu'il faut ajouter aux « poussière[s] lumineuse[s] » du « Rêve », la « phosphorescence » à l'origine des fantasmagories de la conscience qu'expose Bergson dans « L'Âme et le corps »³⁴. Une mer vue en rêve à travers une « poussière lumineuse » (ailleurs, c'est une pelouse ou un billard qui naissent d'une tache verte) à la faveur de la phosphorescence de la conscience, il n'en fallait certainement pas plus pour rappeler « Le Bateau ivre » : « J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies / Baiser montant aux yeux des mers avec lenteur / La circulation des sèves inouïes, / Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs ! »³⁵.

Le compte-rendu cependant ne s'arrête pas là : l'amorce de poème, solidaire de l'éloge, s'interrompt pour renouer avec un ton plus distancié et une description de l'ouvrage. Soupault procède alors à une délimitation du champ du lisible — « nous admirerons toujours cet étonnant psychologue, mais nous oublierons bientôt le métaphysicien — avant de retrouver le terrain de jeu favori du surréalisme, la polémique : « Et puis Monsieur Julien Benda va rager, et nous allons rire encore. “ Il est dans l'essence des symboles d'être symboliques ”, disait Jacques Vaché. » L'éloge de Soupault fait donc figure d'exception, mais semble confirmer ce que Julien Gracq ne faisait que suggérer dans son essai sur Breton : le lien entre le surréalisme et l'œuvre du philosophe tiendrait peut-être moins aux concepts qu'à la proximité d'un certain nombre d'images, à une représentation commune de la vie psychique. Et de fait, on est surpris de découvrir presque autant d'étincelles chez Bergson que chez Breton pour décrire les processus psychiques. Nous voudrions donc pour clore cet aperçu, examiner quelques points de contact entre le surréalisme et l'œuvre du philosophe, une fois dépassés les discours de positionnement stratégique dans le champ littéraire.

Point(s) de contact

Sans doute l'opposition tranchée entre le rêve tel que le conçoit Bergson — « le rêve ne crée généralement rien », « le moi qui rêve est un moi distrait, qui se détend »³⁶ — et tel que le conçoivent les surréalistes méritait-elle d'être nuancée. Marcel Raymond s'y appliquait déjà en 1943 en préférant relire certaines pages de *l'Essai* plutôt que la conférence sur le rêve³⁷ et les travaux contemporains de Georges Sebbag s'efforcent de montrer que la « philosophie surréaliste du rêve » dialogue avec celle de Bergson autant que sa conception du temps³⁸. Il n'est pas jusqu'à un certain

³² *Ibid.*, p. 86-87.

³³ Isidore Ducasse dit Lautréamont, Chant VI, *Les Chants de Maldoror*, éd. Jean-Luc Steinmetz, GF-Flammarion, 1990, p. 300.

³⁴ *Op. cit.*, p. 33-34.

³⁵ Arthur Rimbaud, « Le Bateau ivre », in *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, éd. Louis Forestier, Folio classique, Gallimard, p. 123-124.

³⁶ Henri Bergson, « Le Rêve », in *L'Énergie spirituelle, op. cit.*, p. 93 et 108.

³⁷ Marcel Raymond, « Bergson et la poésie récente », in Albert Béguin et Pierre Thévenaz, *Henri Bergson, Essais et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1943, p. 142.

³⁸ Voir le site de l'auteur <http://www.philosophieetsurrealisme.fr/> ainsi que son essai *Potence avec paratonnerre. Surréalisme et philosophie*, 2012, Philosophie, Hermann,

pli de la pensée qu'on ne retrouve chez le philosophe et les poètes, qui consiste à renverser le normal et le pathologique. De la même manière que Bergson, plutôt que de chercher à soumettre le rêve au régime de l'exception, se demande pourquoi l'homme sain ne passe pas son temps à rêver, Aragon s'étonne dans *Une vague de rêves* « que la terre ne soit pas toujours en train de trembler »³⁹. Mériteraient également d'être étudiée la suspicion commune à l'égard du langage d'une partie des surréalistes héritiers de Dada et du philosophe. Nous nous contenterons ici de revenir sur les représentations communes de l'inconscient qui établissent un fil invisible entre le surréalisme et Bergson. Tandis que le philosophe, à l'aube du XX^e siècle affirmait : « Explorer les plus secrètes profondeurs de l'inconscient, travailler dans ce que j'appelais tout à l'heure le sous-sol de la conscience, voilà quelle sera la tâche principale de la psychologie dans le siècle qui s'ouvre »⁴⁰, Apollinaire, surréaliste avant la lettre, écrivait en 1917 : « Profondeurs de la conscience/ On vous explorera demain/ Et qui sait quels êtres vivants/ Seront tirés de ces abîmes/ Avec des univers entiers »⁴¹.

Les tentatives de réévaluation de l'usage qu'ont pu faire les surréalistes de la théorie freudienne ont été nombreuses : qu'il s'agisse de remettre au premier plan la psychiatrie française (Régis et Hesnard, Janet) ou la métapsychique (Myers, Richet), l'influence accordée à l'œuvre de Bergson diffère pourtant sensiblement d'un auteur à l'autre. Philippe Sabot a ainsi très justement montré que l'ouvrage de Régis et Hesnard, *Psychoanalyse des névroses et des psychoses* (1914) influencé par la théorie de l'élan vital, constituait un relais indirect entre les surréalistes et l'œuvre de Bergson, Breton ayant trouvé dans le *Précis de psychiatrie* de Hesnard une « rhétorique de la profondeur et de la surface, de la dissimulation et du dévoilement »⁴² dont on retrouve trace dans toute son œuvre. Au contraire, lorsque Jean Starobinski situe Breton au croisement de deux inspirations, celle de Freud et celle de Myers, à aucun moment il ne mentionne le nom de Bergson, qui pourrait bien constituer pourtant le *troisième homme*. François Azouvi lui emboîte le pas lorsqu'il écrit au sujet de Breton : « C'est chez Myers qu'il va chercher une théorie du moi subliminal, asocial et alogique, alors qu'il l'avait si l'on ose dire sous la main, et qu'il lui suffisait de feuilleter les écrits de Bergson. »⁴³ La lettre à Jacques Doucet de février 1922 citée plus haut suffit à montrer que les déclarations d'intention, mises à l'index et autres formes de disgrâce des années vingt relèvent essentiellement d'une rhétorique des avant-gardes. Quand bien même les œuvres de Bergson n'auraient-elles été que partiellement lues, il existe un nombre de relais suffisant qui permet de croire que *quelque chose* de la pensée de Bergson est passé dans le surréalisme. Qui sont ces relais à travers lesquels Bergson et les surréalistes communiquent sans se parler ?

Le premier sans doute est Frederic Myers, cité par Bergson dès 1908, dans une étude qui constitue le cinquième chapitre de *L'Énergie spirituelle*, « Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance », mais dont on devine l'influence dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*⁴⁴. C'est seulement en 1933 que Breton cite quant à lui le nom de Myers dans « Le Message automatique » et il est difficile de dater l'acquisition de *La Personnalité humaine* ou des *Hallucinations télépathiques*, (traduction de *Phantasms of the Living*) qui figurent dans sa bibliothèque. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être surpris de voir que ce que Bergson emprunte probablement à Myers se retrouve chez Breton, une géologie du Moi — pour le dire rapidement — faite de profondeurs, de croûtes et de bouillonnements⁴⁵. Le second, étroitement lié au premier, c'est William James, qui assure lui-même en partie la médiation entre Myers et Breton et dont on ne saurait rappeler ici les

³⁹ Louis Aragon, *Une vague de rêves, Œuvres poétiques complètes*, t. I, éd. Olivier Barbarant, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, 2007, p. 94 (abrégé OPCI).

⁴⁰ Nous préférons ici la formule initiale de la conférence prononcée par Bergson sur le rêve fournie dans *Mélanges*, éd. André Robinet, PUF, 1972, p. 462.

⁴¹ Apollinaire, « Les Collines », *Calligrammes*, GF-Flammarion, 2013 p. 58.

⁴² Philippe Sabot, *Pratiques d'écriture, pratiques de pensée. Figures du sujet chez Breton-Éluard, Bataille et Leiris*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2001, p. 39, note 30.

⁴³ *Op. cit.*, p. 304.

⁴⁴ Cf. Bertrand Méheust, *Sommambulisme et médiumnité (1784-1930)*, vol. 2, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 1998, p. 249.

⁴⁵ Notamment dans le chapitre III de l'*Essai*. Philippe Sabot rapproche très justement un passage de *La Pensée et le mouvant* et la célèbre déclaration du *Manifeste* qui commence ainsi « Si les profondeurs de notre esprit recèlent d'étranges forces capables d'augmenter celles de la surface... », *op. cit.*, p. 40.

liens qui l'unissent à l'œuvre et à la personne même de Bergson. Ainsi Breton rend-il un double hommage dans « Le Message automatique » à William James et à Frederic Myers :

Chronologiquement avant Freud, j'estime d'autre part qu'en dépit de la regrettable ignorance où beaucoup sont encore de ses travaux nous sommes bien plus largement tributaires que nous ne le croyons généralement de ce que William James, à très juste titre, a appelé la *psychologie gothique* de F. W. H. Myers qui, dans un monde entièrement nouveau, des plus passionnants, nous a valu par la suite les admirables explorations de Th. Flournoy⁴⁶.

Or, le William James qui resurgit dans les *Prolegomènes à un troisième manifeste ou non* en 1942, quoique de seconde main, n'est pas sans rappeler le Bergson de « "Fantômes de vivants" et « recherches psychiques" ». Breton alors en exil aux États-Unis écrit ainsi dans les dernières lignes de son essai :

je ne fais que m'accorder avec la pensée de William James « Qui sait si, dans la nature, nous ne tenons pas une aussi petite place auprès d'être par nous insoupçonnés, que nos chats et nos chiens vivant à nos côtés dans nos maisons ? »

De la même manière que Bergson cherchait à remettre en cause le rationalisme fermé qui rendait les recherches psychiques sur la télépathie suspectes en imaginant la possibilité des « fantômes de vivants »⁴⁷, Breton se risque à penser la possibilité des « grands transparents » dont on perçoit la commune origine spectrale.

Comme ces quelques relais le montrent, c'est bien leur intérêt commun pour les « recherches psychiques », en vertu desquelles fut créée à Londres la *Society for Psychological Research* (SPR) — dont Myers et Bergson furent tour à tour présidents — qui rapproche les surréalistes du philosophe. Ironie de l'histoire, c'est cet intérêt pour les recherches psychiques, souvent minoré par les travaux universitaires, qui réunit Bergson et Breton. Sans faire explicitement le lien entre les deux hommes, Bertrand Méheust consacre en effet un développement au philosophe et au poète dans un essai qui retrace l'histoire de ce que Charles Richet (qui figure en bonne place dans la bibliothèque bretonienne) nomma en France la « métapsychique » et dont l'influence a été selon Bertrand Méheust expurgée de l'œuvre des deux auteurs. Bien que Breton se soit réclamé à la fin des années trente du surrationalisme bachelardien, la philosophie de Bergson a sans doute contribué, bien avant, à faire reculer les limites du pensable. Ainsi lorsque Bergson s'interroge en 1913 et ce, en vertu des « souvenirs "de rêve" » qui se « glisse[nt] à l'intérieur de la conscience », sur la possibilité qu'une « frange de perceptions » borde la perception normale et que puissent « s'accomplir [...] des échanges, comparables aux phénomènes d'endosmose »⁴⁸ prépare-t-il le terrain sur lequel pourront se développer les recherches surréalistes lors de la période des sommeils. Dans une note du *Second manifeste*, Breton milite en effet en faveur des sciences « décriées » au premier rang desquelles figure la métapsychique. Faisant alors le bilan des divers jeux surréalistes qui empruntent aux expériences menées autour de la télépathie, il affirme : « nous pensons avoir fait surgir une curieuse possibilité de la pensée, qui serait celle de sa *mise en commun* » et fait de ces « remarquables analogies » et autres expériences singulières « un des *lieux de rencontres* les plus extraordinaires »⁴⁹. Et l'on sera peut-être surpris de trouver chez Breton le même désir de soumettre ces expériences à un rationalisme ouvert que celui de Bergson, étudiant la télépathie et les phénomènes de suggestion à Clermont-Ferrand⁵⁰. Ainsi, après avoir rappelé la nécessité de soumettre ces expériences à la statistique, ainsi que l'inégalité des sujets en matière de facultés perceptives, Breton suggère-t-il :

Rien ne serait moins utile que d'entreprendre [...] de « suivre » certains *sujets*, pris aussi bien dans le monde normal que dans l'autre, et cela dans un esprit qui défie à la fois l'esprit de la baraque foraine

⁴⁶ André Breton, « Le Message automatique », *Minotaure*, n° 3-4, 1933, repris dans *Point du jour*, OCII, p. 379.

⁴⁷ « Nous produisons de l'électricité à tout moment, l'atmosphère est constamment électrisée, nous circulons parmi des courants magnétiques ; pourtant des millions d'hommes ont vécu pendant des milliers d'années sans soupçonner l'existence de l'électricité. Nous avons aussi bien pu passer, sans l'apercevoir, à côté de la télépathie. » Henri Bergson, « "Fantômes de vivants" et « recherches psychiques" », in *L'Énergie spirituelle*, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁹ André Breton, *Second manifeste du surréalisme*, OCI, p. 822. Citant ce même passage, Bertrand Méheust remarque à ce propos : « Breton ne fait pas mention de l'Institut métapsychique ; pourtant c'est clairement de lui qu'est démarqué le [Bureau de Recherches Surréalistes] ». *Op. cit.*, p. 322.

⁵⁰ Voir Henri Bergson « De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnose », *Revue philosophique*, XXII, nov. 1886, pp. 525-531.

et celui du cabinet médical, et soit l'esprit surréaliste en un mot. Le résultat de ces observations devrait être fixé sous une forme naturaliste excluant, bien entendu, au-dehors toute poétisation⁵¹.

Il faudrait ajouter enfin que les surréalistes semblent tributaires autant que Bergson d'une représentation de la pensée comme « force psychique », dont William Crookes paraît être à l'origine. Si l'expression apparaît essentiellement dans l'*Essai* pour ce qui est du philosophe, elle traverse l'œuvre de Breton qui parle tantôt d'une « substance mentale » à isoler, tantôt de « force psychique » comme dans la déclaration célèbre du *Second manifeste* :

Rappelons que l'idée de surréalisme tend simplement à la récupération totale de notre force psychique par un moyen qui n'est autre que la descente vertigineuse en nous, l'illumination systématique des lieux cachés et l'obscurcissement progressif des autres lieux.⁵²

La manière qu'ont eu les surréalistes de questionner les relations entre les sciences physiques et les sciences psychiques n'est pas sans rapport enfin avec l'entreprise de Bergson. On se souvient que cherchant à légitimer les recherches sur les « fantômes de vivants », Bergson imaginait ce qui se serait passé si la science, au lieu de partir de la matière, était partie de l'esprit, si, en somme, la « science moderne, à l'origine, avait pris les choses à l'autre bout ». Au lieu de chercher à expliquer la communication des esprits, la science eût été sommée d'expliquer l'apparition de mystérieux bateaux à vapeur venus d'un continent où la révolution industrielle aurait eu lieu. Ce renversement, on le trouve à l'œuvre chez Aragon, dans la bouche d'une statue qui entame une diatribe à l'encontre de la science intolérable par excellence, pour qui n'est que matière : la psychologie. Comme Bergson déclinait dans son uchronie l'invention des différentes sciences, du *moins de réalité* vers le *plus de réalité*, Aragon procède lui aussi à une révolution du point de vue :

Il faisait un vent du diable, et notre poltron tremblait. Il vit son ombre, qui montait jusqu'aux cieux à la moindre rafale. Il voulut s'expliquer un phénomène aussi terrifiant. Et avec ça que les nuages crevaient dans ses cheveux, que l'éclair embrochait son armure [...]. Une à une, les psychologies naquirent. Il y eut la psychologie des affinités matérielles, ou chimie, la psychologie des forces, ou physique, la psychologie de Dieu, ou religion, la psychologie de la chair, ou médecine, la psychologie de l'inconnu, ou métapsychie, la psychologie de la mer, ou art nautique. Par ces détours, se satisfaisant de peu, l'homme en face de tout abîme apprenait à connaître les parois de l'abîme, à oublier l'abîme, et les tourments de l'infini. Irréductible positivisme humain : vous ne vous demandez pas, porteurs de chevelures légères, ce que vos fantômes témoins, sur les socles gravés de noms célèbres, pensent de vos tricheries, positives ou non.⁵³

En cause à chaque fois, les certitudes du positivisme, qu'il appartient à quelques « fantômes témoins » de faire vaciller. Il va sans dire que lorsque Bergson veut croire à une « conscience qui déborde l'organisme », c'est pour affirmer la survie de l'âme après la mort, et que jamais les surréalistes n'accepteront d'aller jusque-là. Il n'empêche, Bergson aurait sans doute pu faire sienne cette phrase de Breton « il faut à tout prix, je le répète, éviter de laisser absurdement barrer ou rendre impraticables les plus belles routes de la connaissance »⁵⁴, parce que comme l'écrit Bergson au sujet de William James « les vérités de sentiment » sont celles qui « pousse[nt] dans la réalité les racines les plus profondes »⁵⁵.

*

Entre le philosophe qui « substitu[ait] à la manière dialectique une manière poétique de philosopher »⁵⁶ et une avant-garde qui, cherchant à capter les profondeurs de l'esprit, refusait de désigner a priori celui qui, du poète ou du savant, était le mieux qualifié pour y parvenir, la distance aurait dû pouvoir être comblée, l'un parlant souvent la langue de l'autre. De Bergson ou du surréalisme, sait-on au juste lequel des deux milite en faveur de « l'exploration de la *terra incognita*

⁵¹ André Breton, *Second manifeste du surréalisme*, OCI, p. 822.

⁵² André Breton, OCI, p. 897 et p. 791.

⁵³ Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, OPCI, p. 258.

⁵⁴ André Breton, *Les Vases communicants*, OCII, p. 200.

⁵⁵ Henri Bergson, *Sur le pragmatisme de William James*, éd. Stéphane Madelrieux, Frédéric Worms, PUF, Quadrige, 2011, p. 12

⁵⁶ J. Paliard, « Poésie bergsonienne », in Albert Béguin, Pierre Thévenaz, *Henri Bergson, Essais et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1943, p. 142.

des phénomènes psychiques »⁵⁷ ? lequel des deux identifie la « vie intérieure » à une « coulée verbale », à une « phrase unique entamée dès le premier éveil de la conscience, phrase semée de virgules, mais nulle part coupée par des points »⁵⁸ ?

C'est pourtant bien un *malentendu* qui semble s'être installé entre le surréalisme et le philosophe, pour reprendre le mot de Julien Gracq, et ce, malgré l'existence d'un terrain commun, qui aurait pu être un terrain de rencontres. Ces rencontres, nous l'avons vu, il faut les chercher ailleurs, à travers une série de relais indirects, de compagnons de route communs et d'une culture partagée puisque, on l'a souvent dit, les surréalistes sont au moins autant des hommes du XIX^e siècle que du XX^e siècle. Si Bergson occupe donc dans la bibliothèque surréaliste une présence paradoxale, celle des fantômes, ce n'est peut-être qu'une juste revanche du sort. Un canular lancé par Dada en février 1920 faisait en effet rapporter au chroniqueur des « échos » du *Journal du peuple* en toute bonne foi : « Les revues *391*, *Littérature*, *Proverbe* propagent l'agitation dans Paris. [...] Dada opère des conversions nombreuses (citons parmi les plus récentes celles de Gabriele d'Annunzio, Henri Bergson, le prince de Monaco) »⁵⁹. Si Bergson ne s'est jamais converti à Dada, plusieurs critiques ont montré que Dada avait emprunté à Bergson la spontanéité créatrice, l'énergie vitale — toutes choses dont hérite à son tour le surréalisme. Les fantômes logent sans doute mieux que partout ailleurs dans les contradictions : « ne lisez pas Bergson », mais procurez-le-vous ; admirez longtemps le psychologue, mais oubliez d'ores et déjà le métaphysicien.

Émilie Frémond
Université Sorbonne Nouvelle-THALIM

⁵⁷ Henri Bergson, « "Fantômes de vivants"... », *op. cit.*, p. 61.

⁵⁸ La première expression est d'André Breton dans « Le Message automatique », la seconde de Bergson dans « L'Âme et le corps »

⁵⁹ Cité par Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, éd. revue par Anne Sanouillet, CNRS édition, 2005, p. 131.